



# Tanizaki

## Œuvres

I

PRÉFACE DE NINOMIYA MASAYUKI

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR ANZAI KAZUO, ANNE BAYARD-SAKAI,  
PATRICK DE VOS, MADELEINE LÉVY-FAIVRE D'ARCIER,  
MARC MÉCRÉANT, JACQUELINE PIGEOT,  
SYLVIE REGNAULT-GATIER, CÉCILE SAKAI,  
RENÉ SIEFFERT, DANIEL STRUVE,  
ET JEAN-JACQUES TSCHUDIN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



TANIZAKI

# *Œuvres*

I

PRÉFACE DE NINOMIYA MASAYUKI

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR ANZAI KAZUO, ANNE BAYARD-SAKAI,  
PATRICK DE VOS, MADELEINE LÉVY-FAIVRE D'ARCIER,  
MARC MÉCRÉANT, JACQUELINE PIGEOT,  
SYLVIE REGNAULT-GATIER, CÉCILE SAKAI,  
RENÉ SIEFFERT, DANIEL STRUVE  
ET JEAN-JACQUES TSCHUDIN

*nrf*

GALLIMARD

© *Chûôkôron-sha*,  
1910, 1911, 1913, 1914, 1915,  
1916, 1917, 1918, 1919, 1921, 1922,  
1923, 1924, 1925, 1926, 1928, 1931,  
1932, 1933, 1934, 1936.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard*, 1997,  
*pour l'ensemble de l'appareil critique.*  
*Pour les traductions, la mention de copyright figure  
au bas de la première page de chaque œuvre.*





# *Œuvres*





## LE TATOUAGE

Ceci se passait en un temps où les gens possédaient encore la vertu précieuse de faire, comme on dit, « des folies<sup>1</sup> » — suffisamment du moins pour que les rouages du monde, à la différence d'aujourd'hui, ne grincent pas trop fort —, un temps où bouffons et serveurs de thé gagnaient bien leur vie à vendre des histoires drôles pour chasser tout nuage du front serein des grands seigneurs et de la jeunesse dorée<sup>2</sup>, et, aux palais, faire rire sans fin servantes<sup>3</sup> et prostituées de luxe<sup>4</sup>, si bien que le monde allait sans heurts son petit train.

Dans les théâtres et les brochures illustrées<sup>5</sup> du temps, les Sadakurô, Narukami et Jiraya<sup>6</sup>, mués en héroïnes, alliaient toujours la force à la beauté, et la laideur à l'impuissance.

C'était à qui serait le plus beau. Tous en venaient à se faire instiller l'encre du tatouage<sup>7</sup> dans ce corps qui pourtant est un don du Ciel<sup>8</sup>; et somptueuses, voire puissamment odoriférantes, lignes et couleurs dansaient alors sur la peau des gens.

Pour se rendre aux quartiers galants par la « piste dite aux chevaux<sup>9</sup> », les visiteurs en palanquin choisissaient les porteurs les plus richement tatoués<sup>10</sup>, et c'est pour les hommes à beaux tatouages que les belles de Yoshiwara, de

Tatsumi<sup>1</sup> avaient le coup de foudre. Il va sans dire que piliers de tripots<sup>2</sup> et sapeurs-pompiers<sup>3</sup> se faisaient tatouer, mais aussi les bourgeois et, plus rarement, les samouraïs. Aux concours de tatouages qui, de temps à autre, se tenaient à Ryôgoku<sup>4</sup>, les participants, tapotant chacun son épiderme, échangeaient leurs critiques, exaltaient l'originalité du motif de leur invention.

Un jeune tatoueur du nom de Seikichi était orfèvre en la matière. Célébré comme étant au moins aussi habile que Charibun d'Asakusa, que Yappei et Konkonjirô<sup>5</sup> de la rue de Matsushima, que d'autres encore, c'est par dizaines que les clients déployaient le satin vierge de leur épiderme sous la pointe de ses pinces. La plupart des tatouages les plus hautement prisés lors des concours étaient des œuvres de sa main. Si Darumakin passait pour le spécialiste des tons dégradés<sup>6</sup>, si de Karakusagonta on portait aux nues les tatouages au cinabre<sup>7</sup>, Seikichi les surpassait encore en réputation par ses singulières compositions et la souplesse voluptueuse de ses tracés. D'abord fanatique de l'école de Toyokuni et de Kunisada<sup>8</sup>, il avait vécu de sa production d'estampes. Déchu au rang de tatoueur, il avait néanmoins conservé de l'artiste d'autrefois la conscience scrupuleuse et l'aiguë sensibilité. Faute d'une ossature et d'une peau capables de le séduire, vous perdiez votre temps à vouloir acheter son concours ; et si par hasard il consentait, il fallait lui donner carte blanche pour le choix de la composition comme pour le prix ; et subir de plus un mois, deux mois durant, l'insupportable supplice de ses aiguilles...

Un vœu dès longtemps caressé et des jouissances inconues d'autrui étaient enfouis au plus profond du cœur du jeune maître. Quand la pointe de ses aiguilles pénétrait les tissus, la plupart des hommes gémissaient de douleur, incapables d'endurer plus longtemps le martyre des chairs tuméfiées, cramoisies, gorgées de sang ; et plus déchirantes étaient les plaintes, plus vive était l'indicible jouissance qu'étrangement il éprouvait.

Il avait une prédilection marquée pour deux techniques réputées particulièrement douloureuses : le tatouage au cinabre et le tatouage à coloris dégradés. Quand, dans une seule journée, après avoir en moyenne subi la perforation de cinq ou six cents aiguilles, on ressortait du bain chaud destiné à aviver les couleurs, c'était pour s'abattre à moitié mort aux pieds de Seikichi, où l'on restait un bon moment

incapable du moindre mouvement. Et lui, contemplant d'un œil glacé la forme misérable, ne manquait jamais de dire avec un sourire de satisfaction :

« Vrai ! Ce que vous devez avoir mal ! »

Quand il avait affaire à une poule mouillée qui, toute honte bue, tordait la bouche et serrait les dents comme à l'agonie en poussant des petits cris de détresse, il lançait :

« Tu es pourtant un gars d'Edo ! Prends ton mal en patience !... C'est bien connu qu'elles font atrocement mal, les aiguilles de Seikichi ! »

Et tout en jetant des regards de coin sur la face ruisse-lante de larmes, il poursuivait comme si de rien n'était ses perforations. Ou encore, si quelqu'un était assez maître de soi pour tout supporter sans broncher, sans un seul froncement des sourcils, il riait en découvrant ses dents blanches :

« Oui, oui, tu veux te donner des airs de dur... Mais tu vas voir : ça va se mettre à t'élaner si fort que tu auras beau faire, tu ne pourras plus y tenir ! »

Son vœu secret depuis des années était de trouver une femme d'une incomparable beauté, d'un éclat éblouissant, en qui il pût instiller toute son âme. Pour la nature profonde comme pour la physionomie, elle devait répondre à diverses exigences. Un joli minois, une jolie peau sans plus ne pouvaient le satisfaire. Il avait bien étudié, l'une après l'autre, toutes les femmes célébrées dans les quartiers de plaisir de la capitale, mais sans réussir à en découvrir une dont la saveur et la tonalité répondissent tout à fait à son attente. Depuis trois ans, quatre ans, il rêvait en vain de cette femme encore jamais vue dont son esprit lui dessinait la silhouette et les formes ; pourtant il n'avait pas renoncé à son cher désir.

Or, un soir d'été de la quatrième année, passant devant le restaurant Hirasei, à Fukagawa<sup>2</sup>, il avisa soudain, dépassant du store en tiges de bambou d'un palanquin arrêté devant la porte, un pied nu de femme d'une blancheur de neige. Pour un œil aussi pénétrant que le sien, les pieds d'un être humain reflétaient autant que le visage tout un jeu d'expressions complexes ; et le pied de cette femme lui apparut comme un inestimable joyau de chair. La disposition harmonieuse des cinq orteils déployant leur délicat éventail depuis le pouce jusqu'au petit doigt, le rose des ongles qui ne le cédait en rien aux coquillages qu'on

ramasse sur les plages d'Enoshima<sup>1</sup>, l'arrondi du talon pareil à celui d'une perle, la fraîcheur lustrée d'une peau dont on pouvait se demander si une eau vive jaillissant entre les rochers ne venait pas inlassablement la baigner... oui, c'était bien là un pied qui sous peu piétinerait les mâles et se gorgerait de leur sang vif; et la femme à qui il appartenait lui paraissait bien être celle entre toutes qu'il s'épuisait à chercher depuis tant d'années. Réprimant l'émotion qui faisait battre son cœur, Seikichi, dans son désir d'apercevoir le visage de cette femme, se lança à la poursuite du palanquin; mais après deux ou trois cents mètres<sup>2</sup>, il ne le vit plus.

L'année s'acheva et la secrète attirance s'était muée en passion violente. Déjà le printemps de la cinquième année s'acheminait vers son déclin. Un matin, dans son logis du moment, rue Saga, à Fukagawa, Seikichi mordillait les brins de bambou d'une brosse à dents<sup>3</sup> en contemplant sur la véranda aux lattes verdies ses rohdéas<sup>4</sup> en pot quand il comprit que quelqu'un arrivait dans le jardin par la porte de derrière, et vit surgir de la haie une jeune fille qu'il n'avait jamais vue.

Elle venait de la part d'une geisha de Tatsumi que Seikichi fréquentait.

« Mademoiselle m'a chargée de vous remettre ce surtout<sup>5</sup> et vous prie de bien vouloir peindre quelque motif sur la doublure. »

Elle dénoua le carré de tissu<sup>6</sup> jaune d'or, en tira un surtout de femme enveloppé dans un grand papier<sup>7</sup> décoré d'un portrait d'Iwai Tojaku<sup>8</sup>, ainsi qu'une lettre. Après la requête, accompagnée de mille remerciements, au sujet du vêtement, l'auteur de la lettre ajoutait : « Cette jeune commissionnaire est appelée à faire très prochainement, et sous ma houlette, ses débuts de geisha. Je vous saurais un gré infini de bien vouloir aider à la promouvoir, sans toutefois m'oublier moi-même. »

« Je me disais bien que je ne connaissais pas ton visage. Tu es donc toute nouvelle par ici ? »

Ce disant, il n'arrêtait pas d'étudier la jeune personne. Elle semblait avoir à peine seize ou dix-sept ans, mais quel étrange visage ! C'était déjà le masque inquiétant d'une femme adulte<sup>9</sup> au long passé dans les quartiers de plaisir où elle aurait jonglé avec la vie de dizaines et de dizaines d'hommes. C'était la beauté même que voulaient voir sur-

gir de leurs rêves sans nombre une foule d'élégants et d'élégantes qui, depuis tant et tant de décennies, se sont succédé dans la vie et dans la mort au sein de cette capitale où s'engouffrent les trésors et les vices du pays tout entier.

« Est-ce que vers juin de l'année dernière tu ne serais pas repartie en palanquin du restaurant Hirasei ? »

Tout en lui posant la question, Seikichi avait fait asseoir la jeune fille dans la véranda et examinait avec une minutie extrême l'exquise perfection des pieds nus posés sur leur socle de bois tapissé de sparterie<sup>1</sup>.

« Si. À cette époque-là, j'avais encore mon père ; c'est souvent que nous allions au Hirasei, répondit-elle en riant de cette drôle de question.

— Voilà cinq longues années que je t'attends. C'est la première fois que je vois ton visage, mais de ton pied je me souviens bien... Je voudrais te montrer quelque chose. Viens là-haut passer tranquillement un petit moment. »

Comme elle prenait congé et se disposait à partir, Seikichi l'entraîna par la main au premier étage dans une pièce qui donnait sur le fleuve<sup>2</sup>. Là, sortant de leur étui deux peintures sur rouleau<sup>3</sup>, il en déploya une devant la jeune fille.

Elle représentait Baosi, favorite du roi Zhou<sup>4</sup>, tyran de la plus ancienne Chine. Son corps svelte appuyé avec abandon contre la courbure d'une balustrade comme s'il avait peine à supporter le poids de la couronne d'or incrustée de coraux et d'aigues-marines, elle laissait sa traîne de tulle de soie damassée se répandre en volutes aériennes sur les marches d'un perron. Vidant de la main droite une grande coupe, elle contemplait un homme sur le point d'être immolé pour un sacrifice. Bras et jambes liés par des chaînes de fer à un poteau de cuivre, il fermait les yeux et baissait la tête devant la princesse dans l'attente de son dernier instant. La grâce de la princesse, la mine de l'homme, tout était rendu avec un art qui faisait frémir.

La fille resta un bon moment les yeux rivés à cette singulière image, tandis qu'à son insu ses yeux prenaient un éclat plus vif et que ses lèvres se mettaient à trembler. Par un curieux phénomène, ses traits peu à peu finirent par ressembler à ceux de la princesse : elle avait là la révélation de son véritable « moi ».

« Oui, c'est bien ton âme qui se reflète dans ce tableau,

lui dit Seikichi avec un sourire charmant et en plongeant son regard dans celui de la jeune fille.

— Pourquoi me montrer une chose aussi terrifiante ? demanda-t-elle en levant vers lui un visage décomposé.

— La femme de cette image, c'est toi. Je parierais que son sang coule dans tes veines. »

Et Seikichi déploya le second rouleau.

Il avait pour titre : *La Fumure*. Une jeune femme réfugiée sous le couvert d'un cerisier en occupait le centre. Elle ne détachait pas ses regards du monceau de cadavres d'hommes gisant pêle-mêle à ses pieds. Autour d'elle volaient des nuées d'oiseaux chantant victoire tandis que son œil rayonnait d'un orgueil et d'une jouissance qu'elle ne parvenait pas à contenir. Était-ce un champ de bataille après la tuerie ? un jardin fleuri au printemps ?... Devant cette image, la jeune visiteuse avait le sentiment de découvrir au terme d'une longue recherche quelque chose d'embusqué au fond de son propre cœur.

« Ceci est l'image même de ton avenir. Tous ces hommes abattus là, ce sont ceux qui te sacrifieront leur vie. »

Ce disant, Seikichi désignait à la jeune fille sur le rouleau peint la femme qui lui ressemblait trait pour trait.

« Au nom du Ciel, rangez vite cette chose ! »

Comme pour se dérober à une puissante attirance, elle tourna le dos et se blottit à plat ventre sur les nattes. Mais bientôt ses lèvres furent reprises par leur tremblement.

« Oui, maître, je l'avoue ; vous avez deviné juste : je suis comme la femme de l'image... C'est pourquoi, je vous en prie, épargnez-moi ! Rangez vite cette chose ! »

— Arrête ces propos de lâche et regarde plutôt de tous tes yeux. Crois-moi, l'effroi que te cause cette image n'est l'affaire que d'un instant. »

Sur la face de Seikichi flottait son mauvais sourire habituel. La fille cependant ne consentait pas à relever la tête. Toujours blottie par terre et le visage enfoui dans la manche de son kimono de dessous<sup>1</sup>, elle ne cessait de répéter :

« Maître, je vous en supplie, laissez-moi partir ; près de vous, j'ai peur. »

— Attends donc ! Je veux faire de toi, moi, une femme splendide ! »

Tout en parlant, il s'était sans en avoir l'air rapproché de la jeune fille. Tout à l'heure, à l'insu de celle-ci, il avait dissimulé sous le revers de son kimono une fiole de narco-

tique qu'un médecin formé aux méthodes hollandaises<sup>1</sup> lui avait donnée autrefois...

Un soleil radieux frappait de plein fouet la surface du fleuve et semblait incendier la pièce de huit nattes. Réverbérés par le miroir des eaux, ses rayons irisaient d'ondes dorées le papier des cloisons coulissantes et l'innocent visage de la jeune endormie. Portes hermétiquement closes, Seikichi, son matériel à la main, resta un bon moment assis sans bouger sur les nattes, plongé dans le ravissement. Pour la première fois, il pouvait jouir profondément de l'étrange physionomie de cette fille. Il avait l'impression qu'il pourrait, assis là dans cette pièce, se recueillir devant ce visage immobile dix ans, un siècle, sans jamais connaître la satiété. De même que le peuple de l'antique Memphis avait orné de pyramides et de sphinx la majesté de la terre et du ciel de l'Égypte, ainsi Seikichi s'appropriait-il à parer des couleurs de son amour l'épiderme virginal de cette beauté humaine.

Bientôt, serrant son pinceau entre pouce, annulaire et petit doigt de la main gauche, il en appliqua la pointe sur le dos de la jeune fille et là, de la main droite, enfonça son aiguille. Fondue dans l'encre de Chine, l'âme du jeune tatoueur entra dans les tissus. Chaque goutte instillée de cinabre des Ryûkyû<sup>2</sup> dilué dans l'alcool de riz était comme une goutte de sa propre vie ; il y voyait la couleur même des émois de son âme.

Midi était passé presque à son insu et la paisible journée de printemps s'acheminait doucement vers son déclin, que Seikichi ne s'accordait toujours aucune pause et que rien ne venait rompre le sommeil de la jeune fille. Inquiet d'un retour aussi tardif, son porteur de *shamisen* venu la chercher s'était vu renvoyer avec cette réponse :

« La jeune fille ? Mais voilà belle lurette qu'elle est repartie ! »

Quand la lune suspendue au-dessus de la résidence en Edo du clan de Tosa<sup>3</sup>, sur la rive d'en face, déversa sa lumière irréaliste dans les pièces des maisons en bordure du fleuve, Seikichi n'était pas encore à moitié de son ouvrage et ravivait avec acharnement la flamme des bougies.

Chaque instillation d'encre lui coûtait un effort infini ; chaque mouvement pour enfoncer et retirer l'aiguille lui

arrachait un profond soupir, comme s'il perçait son propre cœur. Peu à peu, les marques laissées par l'aiguille ébauchèrent la forme d'une énorme tarentule<sup>1</sup>; et quand le ciel nocturne recommença à blanchir, la bête étrange, démoniaque, comme à l'affût, déployait ses huit pattes sur toute la surface du dos.

La nuit printanière fit place au point du jour dans les bruits d'avirons des barges remontant et descendant la rivière. À l'heure où, parmi la brume en train de s'effiloche au-dessus des voiles blanches gonflées par la brise matinale et glissant vers l'aval, étincelèrent les toits de tuiles de Nakasu, de Hakozaki, de Reiganjima, Seikichi laissa retomber son pinceau et resta en contemplation devant l'araignée incrustée dans le dos de la jeune fille. Oui, toute sa vie avait passé dans ce tatouage, et maintenant qu'il avait achevé son travail, il se sentait dans l'âme un vide immense.

Un moment encore les deux silhouettes demeurèrent ainsi complètement immobiles. Et puis très faible, un peu rauque, une voix vibra, incertaine, entre les quatre murs de la chambre :

« Pour faire de toi une femme vraiment belle, c'est toute mon âme que je t'ai instillée avec mes encres. Désormais, dans tout le Japon, aucune femme ne te surpassera. Te voilà délivrée de ce qu'il y avait de pusillanimité en toi. Tous les hommes, oui tous, seront ta riche pâture. »

Perçut-elle ces paroles ? Une faible plainte, aussi tenue qu'un fil, monta jusqu'à ses lèvres. Peu à peu elle reprit ses sens. Au rythme de sa respiration qui, lourdement, soulevait et laissait retomber ses épaules, les pattes de l'araignée s'étiraient et se contractaient comme celles d'une bête vivante.

« Ça doit te faire mal, cette araignée qui enserme ton corps entre ses pattes ! »

À ces mots, la fille entrouvrit des yeux un peu perdus dans le vague. Petit à petit, comme croît la clarté de la lune montante, ses prunelles s'illuminèrent, éclairant le visage de l'homme.

« Maître, faites-moi vite voir mon tatouage ! Si c'est votre vie que j'ai reçue en moi, alors comme je dois être devenue belle ! »

Ses paroles semblaient avoir le flou du rêve, mais il y avait dans la voix je ne sais quoi de subtilement pénétrant.

« Allons, viens prendre un bain très chaud pour aviver



les couleurs. Tu auras sûrement mal, mais tâche de prendre sur toi, lui murmura à l'oreille Seikichi pour lui donner du courage.

— Pour devenir belle, je suis prête à tout endurer!», dit-elle, réprimant sa douleur et s'efforçant de sourire... « Ah! l'eau pénètre... Comme ça fait mal!... Maître, au nom du Ciel, laissez-moi seule. S'il vous plaît, attendez-moi à l'étage... Je m'en voudrais d'être vue par un homme en si piteux état! »

Quand elle sortit du bain, elle n'avait même pas le courage de s'essuyer, mais écarta sans ménagement la main secourable de Seikichi. Déchirée par une douleur atroce, sur la claie de la salle de bains où elle restait affalée, elle geignait, comme en proie à un cauchemar. Comme ceux d'une folle, ses cheveux retombaient en désordre sur ses joues, avec quelque chose d'aguichant. Derrière elle, contre le mur, se dressait le miroir du nécessaire de toilette. La plante de ses pieds s'y reflétait, d'un blanc immaculé!

Seikichi tombait des nues tant, par rapport à la veille, il la voyait transformée. Selon sa demande, il attendit seul à l'étage. Une demi-heure environ plus tard, elle monta. Ses cheveux frais lavés retombaient doucement sur ses épaules et sa mise était impeccable. Le regard épanoui sous l'arc des sourcils — un regard purifié de toute ombre de souffrance —, elle leva les yeux, appuyée à la balustrade, vers l'immense ciel à peine voilé de brume.

« Je te fais cadeau, en plus du tatouage, de ces deux tableaux; prends-les. Maintenant, il te faut rentrer », dit Seikichi; et il déposa devant elle les deux rouleaux.

« Maître, me voici à présent complètement débarrassée de ma pusillanimité; et c'est vous qui, le tout premier, m'aurez servi de fumure!... »

Sa prunelle étincelait comme une lame d'épée; un chant de triomphe emplissait ses oreilles.

« Avant de partir, laisse-moi voir encore une fois ton tatouage », dit Seikichi.

D'un signe de tête elle acquiesça en silence et se dénuda.

Juste à cet instant le soleil levant illumina l'aragne, composant à la fille un dos éblouissant.



## LE KILIN<sup>1</sup>

*Phénix, ô phénix,  
Que ta vertu a décliné !  
Sur le passé à quoi bon prêcher.  
Mais le futur, on peut encore y parer.  
Cesse donc, oh ! cesse !  
Ceux qui de politique aujourd'hui se mêlent  
S'exposent à de grands périls<sup>2</sup>.*

L'année 493 avant notre ère<sup>3</sup>. D'après les chroniques de Zuo Qiuming<sup>4</sup>, de Mengke<sup>5</sup> ou encore de Sima Qian<sup>6</sup>, au début du printemps, le duc Ding du pays de Lu<sup>7</sup> célébrait la fête du Ciel et de la Terre<sup>8</sup> en la treizième année de son règne ; Confucius<sup>9</sup> s'apprêtait à quitter son pays natal pour répandre son enseignement ; plusieurs de ses disciples escortaient son char.

De jeunes pousses d'herbes envahissaient les berges de la rivière Si<sup>10</sup>, la couronne de neige au sommet du mont Fang, du mont Niquiu et du pic Wu avait fondu<sup>11</sup> ; mais le vent du nord, violent comme les hordes mongoles, apportait le sable des déserts et exhalait les derniers râles d'un dur hiver. Zilu<sup>12</sup>, vif et gai, avançait en tête du groupe, son manteau de zibeline pourpre battant au vent. Yanyuan<sup>13</sup>, le regard sérieux et réfléchi, Zeng Shen<sup>14</sup> au visage franc le suivaient, chaussés de chanvre. Fanchi<sup>15</sup>, l'écuyer loyal, menait le quadruple attelage ; de temps à autre il regardait à la dérobée le visage vieilli de Confucius installé sur son char et, pensant à la pénible vie d'errance de son maître, il ne pouvait contenir ses larmes.

Un jour, ils parvinrent enfin à la frontière du pays de Lu ; ils se retournèrent tous vers cette patrie qu'ils quittaient à regret ; le chemin qu'ils avaient suivi disparaissait

---

Traduction par Jacqueline Pigeot et Jean-Jacques Tschudin.

© Éditions Philippe Picquier, 1986, 1991.

© Éditions Gallimard, 1997, pour la révision.

derrière le mont Gui. Alors Confucius prit sa cithare<sup>1</sup> et chanta, d'une voix triste et rauque :

*Je désire voir mon pays de Lu.  
Derrière le mont Gui il est caché.  
Je n'ai pas de hache entre les mains.  
Que faire de ce mont Gui<sup>2</sup> ?*

Puis ils se remirent en route vers le nord ; après trois jours environ, ils se trouvèrent dans une vaste plaine où ils entendirent un chant paisible et insouciant. C'était un vieillard vêtu d'une peau de cerf, avec une corde en guise de ceinture, qui fredonnait un air tout en glanant à la lisière des champs.

« You, que te dit ce chant ? demanda Confucius à Zilu.

— Le chant de ce vieillard n'a pas de résonance mélancolique, comme les plaintes du Maître. Il chante en toute liberté, comme l'oiseau dans les airs.

— Bien vu. C'est justement un disciple de Laozi<sup>3</sup>, le grand Maître d'antan. Il s'appelle Linlei<sup>4</sup>, et il doit avoir une bonne centaine d'années. Chaque printemps, depuis on ne sait quand, il sort glaner à la lisière des champs et se met à chanter comme cela. Que l'un d'entre vous aille lui parler. »

Zigong<sup>5</sup> courut alors au-devant du vieillard et lui demanda :

« Maître, vous voilà à glaner et à chanter. Auriez-vous le cœur en paix ? »

Sans même lui accorder un regard, le vieillard, absorbé par sa glane, ne cessait de chanter au rythme de sa marche. Zigong s'obstinait à le suivre et à l'interpeller. Le vieillard finit par interrompre son chant ; il le considéra longuement.

« Pourquoi n'aurais-je pas le cœur en paix ?

— Vous n'avez rien accompli dans votre jeune âge. Dans votre âge mûr, vous êtes resté à l'écart du siècle. Vous n'avez ni femme ni enfant pour consoler vos vieux jours. Votre dernière heure approche. Quel plaisir trouvez-vous à glaner en chantant ? »

Le vieillard éclata de rire :

« Mes plaisirs, ce sont ceux que connaissent tous les hommes, mais eux, ils en font des souffrances. Je n'ai rien accompli dans mon jeune âge ; dans mon âge mûr, je suis

## LE CHAT, SON MAÎTRE ET SES DEUX MAÎTRESSES

<i>Notice</i>	1896
<i>Notes</i>	1898
<i>Notice sur l'œuvre théâtrale</i>	1903
<i>Répertoire</i>	1917
<i>Cartes</i>	1937

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LE TATOUAGE  
LE KILIN  
LES JEUNES GARÇONS  
LE SECRET  
TERREUR  
LA HAINE  
UNE MORT DORÉE  
LE MEURTRE D'O-TSUYA  
L'ESPION DU KAISER  
VISIONS D'UN LIT DE DOULEUR  
LA COMPLAINTÉ DE LA SIRÈNE  
MOROSITÉS D'UN HÉRÉTIQUE  
LES DEUX NOVICES  
LE PETIT ROYAUME  
NOSTALGIE DE MA MÈRE  
LE PIED DE FUMIKO  
AFFRES D'UN JEUNE GARÇON  
HISTOIRE DE A ET B  
O-KUNI ET COHEI  
LA SOURCE AU RENARD BLANC  
UN AMOUR INSENSÉ  
MUMYÔ ET AIZEN  
LE PROFESSEUR RADÔ  
LE PROFESSEUR RADÔ REVISITÉ  
HISTOIRE DE TOMODA ET MATSUNAGA  
LA MÈCHE  
LE GOÛT DES ORTIES  
YOSHINO  
LE RÉCIT DE L'AVEUGLE  
HISTOIRE SECRÈTE DU SIRE DE MUSASHI  
LE COUPEUR DE ROSEAUX  
SHUNKIN, ESQUISSE D'UN PORTRAIT  
ÉLOGE DE L'OMBRE  
LE CHAT, SON MAÎTRE ET SES DEUX MAÎTRESSES

*Préface, Chronologie*  
*Note sur la présente édition*  
*Notices et notes*  
*Notice sur l'œuvre théâtrale*  
*Répertoire, Cartes*